

Plaidoyer pour donner des droits à la Nature

Plaider pour les droits de la Nature, c'est reconnaître implicitement que la Nature existe. Or, aucune affirmation n'est plus fautive et à l'origine des plus terribles malentendus. Il n'existe pas de discontinuité radicale entre les vivants humains et les vivants non humains, autrement que par l'artifice du langage. « *La Nature n'existe pas, nous sommes la Nature* » nous rappelle l'anthropologue.

Paradoxalement, donner des droits à cette Nature fantasmée serait la décision politique la plus courageuse et urgente au regard de son implication immédiate : imposer des limites à la prédation humaine. L'eau, l'air, les forêts et plus largement l'ensemble de la communauté des Vivants, une fois devenus sujets de droit, pourront alors s'extraire des tentacules gloutonnes du Grand Marché et retomber dans l'escarcelle qu'ils n'auraient jamais dû quitter : celle du bien commun.

Cette déclaration des droits de la Nature est la seule issue salvatrice et désirable. Si nous peinons à imaginer un tel renversement dans notre rapport au monde c'est que nous sommes coincés dans l'étroitesse de nos représentations. L'arrogance historique de notre position autodéclarée de « *maître et possesseur de la Nature* » n'arrange rien à l'affaire. Le dictat de la technique et l'extension toujours croissante de l'idéologie capitaliste empêchent, pour finir, toute velléité de changement.

Et pourtant, nous sommes ici, ce samedi 27 octobre 2024, quelque part sur la Terre, au bord d'une rivière, à nous questionner sur son statut, sur son droit à exister pour elle-même à égalité avec les autres sujets de droit que sont les humains.

Il est aisé de construire un argumentaire logique, affranchi des carcans techniques et juridiques que nous nous sommes imposés, qui plaide pour la reconnaissance des droits de la Nature en général et d'une rivière en particulier. A y regarder de plus près, ça semble même relever de l'évidence. Ne pas s'imposer à nous-mêmes des limites à notre expansionnisme destructeur reviendrait à finir de scier la branche sur laquelle nous sommes assis. Pas besoin d'avoir fait l'ENA pour comprendre ça !

Ecrire un tel plaidoyer, jusque dans ses dimensions technico-juridiques, est sans doute la tâche la plus simple. Les travaux en ce sens sont déjà nombreux et anciens pour certains d'entre eux. La difficulté majeure sera toute autre : susciter l'adhésion du plus grand nombre.

Une approche exclusivement basée sur la raison trouvera vite ses limites tant il est vrai que nous sommes avant tout des êtres d'émotion, d'histoires et de mythes. Ce sont les récits et eux seuls qui ancrent les sociétés dans un « *ici et maintenant* » en leur promettant « *lendemain et au-delà* ».

La logique convainc les convaincus. Le récit, les autres.

Bien plus qu'écrire de grands discours, c'est avant tout notre imaginaire collectif qu'il faut « réarmer ». « Nous sommes en guerre » et sur ce point au moins, Jupiter avait raison.

Réenchanter le monde consiste à produire et promouvoir le nouveau récit collectif qui remplacera les vivants humains et non humains dans une histoire et un destin commun. Voilà bien la tâche la plus ardue, préalable à toute autre, pour laquelle les savoirs naturalistes construits au fil des siècles auront toute leur place.

Cette tâche sera d'autant plus difficile que la trame narrative de ce nouveau récit, fragile car en construction, se heurtera à un autre récit, bien plus puissant, bien plus structuré et bien plus ancré : celui de l'idéologie capitaliste, nouvelle religion du monde occidental.

Car oui : il existe bel et bien un récit capitaliste, un « narratif » diraient leurs partisans. Nous y adhérons d'ailleurs tous peu ou prou, consciemment ou inconsciemment, par conviction ou soumission. Il est omniprésent et s'insinue dans tous les segments de nos vies. Ce récit est attractif, désirable en partie et désiré par beaucoup car il se propose de combler un vide que seules les belles histoires peuvent combler : la promesse de jouir continuellement, ici-bas, sans attendre un hypothétique au-delà rédempteur.

Ne soyons pas dupe de la situation. Le récit capitaliste est ce nouveau ciment social qui relie les humains en même temps qu'il nous fige dans nos aveuglements. La jouissance promise, sans limite apparente, a pour corollaires bien connus la tyrannie de l'individu, la revendication sans borne des égos et particularismes en tout genre, le dictat du bien-être, l'apologie de la légèreté et la dérision constante de toute tentative de sérieux. Mais le narratif capitaliste produit aussi dans son sillage sa propre mise en abîme et les éléments susceptibles de causer sa perte. *Don't look up !*

Ce sont dans ces failles qu'un contre-discours pourra germer. Charge à nous de maintenir les idées en vie jusqu'à ce que le « politiquement impossible devienne le politiquement inévitable ».

Ne nous trompons pas d'ennemi. Le capitalisme n'est qu'un symptôme parmi d'autres et en aucun cas la cause première de notre déroute. Ce que nous devons combattre est niché au plus profond de nous et réside au cœur-même du Vivant. L'Humain n'est en cela pas différent d'une bactérie, d'une souris ou d'un éléphant. Nous voulons vivre, nous reproduire, conquérir l'espace et traverser le temps. La différence fondamentale est que notre « Elan vital » n'est plus freiné par aucune autre espèce et qu'à la table de nos besoins se sont invitées nos envies. Nous nous sommes peu à peu affranchis des contraintes naturelles qui, par le passé, ont jugulé notre expansion. Il est désormais de notre responsabilité de recréer les limites de cet expansionnisme mortifère. Notre seule échappatoire sera de rétablir les contraintes desquelles nous nous sommes « libérées » par le truchement de la culture. Et dans cette tentative, seules les histoires que nous voudrions bien nous raconter et auxquelles nous voudrions bien accorder crédit collectivement pourront nous venir en aide. C'est cela et rien d'autre que nous nommons culture : les techniques et les idées qui nous ont arrachées à la nature et qui seules pourront nous y ramener.

Comprendre et accepter les fondements de notre humanité, mettre en balance nos forces et nos faiblesses, redessiner les contours de nos besoins, abandonner nos envies destructrices : autant de chapitres d'un récit alternatif qu'il nous reste à composer, faire vivre et transmettre.

Une fois ce travail de psychologie sociale mené à grande échelle, accorder des droits à la Nature apparaîtra au plus grand nombre comme une impérieuse nécessité relevant presque de l'évidence.

Reconnaître un nuage, une rivière ou un poisson comme de véritables sujets de droit et non plus comme de simples objets interchangeables sur le Grand Marché serait la plus belle et poétique des manières d'honorer notre épithète linnéenne.

L'avenir tranchera entre *sapiens* et *demens*.

Pour l'ENA

Bruno WISNIEWSKI & Christophe VIGERIE

Avec les apparitions successives des contributeurs suivants : Philippe DESCOLA, René DESCARTES, Baruch SPINOSA, Emmanuel MACRON, Jean-Claude MICHÉA, Aurélien BARRAU, Gunther ANDERS, Leonardo DICAPRIO, Milton FRIEDMAN, Henri BERGSON, Henri LABORIT, Carl-Von LINNE et Edgard MORIN.